

gustin appelle de fer , avec autant d'énergie que de vérité , l'entraîne , comme malgré elle , aux derniers excès. L'iniquité , sous la forme séduisante de l'amour , s'établit dans son cœur , & , une fois entrée avec ce doux poison , elle le remplit à grands flots : tout ce qui restoit de principes & de bonté est noyé , déraciné ; ses remords même ne servent qu'à enfanter de nouveaux crimes , & pour s'en délivrer , elle marche , en forcée , des crimes aux forfaits les plus atroces. Ainsi la femme , qui ne fut d'abord que faible & vicieuse , se charge en scélérate déterminée & sanguinaire. Ce n'est pas seulement dans les âmes grossières & moins pourvues de principes que se fait ce noir progrès & cette affreuse révolution. Plus l'âme est honnête & élevée , plus , quand elle succombe , la chute est profonde. La honte & l'étonnement de son premier écart , s'ils n'ont pas assez de force pour la relever courageusement de l'abîme , l'y plongent de plus en plus : on peut dire que le remords même la corrompt , & que le regret d'avoir abandonné la vertu , se change en fureur pour le crime. Ainsi la liberté de l'homme , qui est tout entière au premier pas , ne fait plus que s'affaiblir dès qu'on l'a hasardée , & n'a plus dans ses suites qu'une force qui se tourne contre elle-même , & l'enfonce , de plus en plus , dans la dépravation & la scélératesse. L'attentat que la justice vient de punir dans la femme Rivereau , confirme ces tristes réflexions.

Née & mariée dans la ville de Jargeau , ressort du bailliage d'Orléans , elle eût frémi à l'idée du sort infâme qui a terminé sa vie , & du crime qui l'a dévouée au supplice ; elle eût repoussé , avec horreur , le nommé Bouin , dit la Joye , qui la sollicitoit à l'adultère , si cet affreux avenir se fût présenté à sa pensée , comme une suite iné-

vitable de sa première foiblesse. Elle avoit vécu dans son humble fortune, honnête & innocente jusqu'à l'instant funeste où elle prostitua sa personne & sa foi à ce corrupteur. Mais bientôt ce commerce coupable, au lieu d'affouvir sa passion, ne fit que l'irriter. Elle ne vit plus dans son époux qu'un objet importun & odieux. Elle aspira à l'anéantissement de cet obstacle; & trouvant ses jours trop longs, elle en vint, par degrés, à former l'horrible complot d'en trancher elle-même la trame. Malgré l'aveuglement de sa passion, elle ne pouvoit se cacher l'image de la vengeance qui devoit suivre l'attentat qu'elle souhaitoit. Le fer & le sang laissent des traces trop visibles. Les deux complices eurent recours au poison, & se fièrent de leur impunité à la ténébreuse incertitude. Mais l'odieuse Mégère voulant trop assurer son affreux succès, en chargeant la dose, perdit jusqu'au fruit de ses noires précautions, & déchira elle-même le voile dont elle vouloit s'envelopper. Le soir du 3 Janvier 1785, jour fixé pour consommer cette œuvre atroce, la femme monte la première, une demi heure avant les autres. Elle apprête deux soupes, dont elle en destine une à son mari seul, & dans laquelle elle mêle une forte dose d'arsenic. Bientôt le malheureux mari, sans défiance, monte avec un ouvrier de son atelier dans la chambre haute, où se préparoit cet homicide repas; & las du travail de la journée, il comptoit goûter le repos, & le plaisir d'un souper frugal, mérité par le travail & assaisonné par l'appétit. Mais à peine a-t-il touché le mets fatal, & avalé quelques cuillerées, qu'il est atteint de vomissement vio'lens. Il abandonne le reste à son compagnon, qui en avale une ou deux cuillerées, malgré la femme qui lui arrache le vase des mains, ne vou-

lant pas, sans doute, se charger d'un second crime inutile à ses vœux, & contente du premier. Le compagnon résista à l'effet d'une dose trop légère, après des vomissemens considérables. Mais la victime désignée succomba dès le lendemain matin, & sa mort remplit les vœux de sa coupable épouse. On l'enterre, & la malheureuse croyant son forfait enseveli avec lui, ne songea plus qu'à jouir de ses dépouilles & de sa liberté avec son complice. Dès le lendemain de l'enterrement, elle rassemble la meilleure partie des effets, s'évade de la maison, dont elle laisse les portes ouvertes, & s'enfuit avec le nommé la Joye. Elle s'ôte jusqu'à la pitié qu'on accorde aux scélérats, qui, sortant de l'ivresse de la passion à la vue du délit commis, frémissent de leurs excès, & attestent, du moins, par le trouble & le remords, qu'il reste encore quelque sentiment humain dans leur ame perverse. Elle prend hardiment le nom de son affreux amant, fait route avec lui, se fait passer pour sa femme dans les auberges où elle passe, & croit échapper aux loix comme à ses remords; mais sa jouissance fut courte. Tandis que son complice échappe, elle est arrêtée & conduite dans les prisons. Trois autres personnes ont été décrétées, emprisonnées, & le jugement de leurs procès fut fait après l'exécution de la veuve Rivereau, que la sentence du bailliage d'Orléans, confirmée par l'arrêt du Parlement de Paris, du 13 Septembre 1781, a condamnée à la question ordinaire & extraordinaire, & ensuite à être brûlée vive sur la place publique de la ville de Jargeau, & ses cendres jetées au vent, après avoir fait l'amende honorable ordinaire, avec un écriteau portant : *Emprisonnée de son mari.*

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 14 JANVIER 1786.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*A Madame N. ; Avis important donné le
jour de l'An, veille de sa Fête.*

EH quoi! Madame, dans Paris,
Au sein des fêtes innombrables
Par qui nos jours sont embellis,
Au milieu des travers aimables
Et des vices les plus polis,
Vous n'affichez que du mépris
Pour tous ces plaisirs incroyables!....
Vous osez!.... (ciel! d'où venez-vous?)
Végéter dans votre famille,
Aimer votre fils, votre fille,
Et, je crois, même votre époux!...
Quel ton gaëlois! pardon, Madame,
N^o 2, 14 Janvier 1786. C

Vous me scandalisez vraiment ;
 Cela doit donner à votre âme
 Un orgueil rare.... Cependant ,
 Cet orgueil-là n'est rien qu'un vice :
 Peut-être l'excusera-t'on ;
 Mais le ridicule se glisse
 Sur vos mœurs & sur votre nom.
 Prenez-y garde , *un ridicule ?*
 Nous ne connoissons rien de pis.
 Parmi nous son empreinte brûle
 Les gens , les noms & les écrits.
 Par exemple , l'on voit sans cesse
 Rire & jouer auprès de vous
 Les objets de votre tendresse ,
 Vos enfans , dont l'un vous caresse ,
 L'autre vous offre ses joujous.....
 Et ce tableau vous intéresse !....
 Moi , je vous l'avoue entre nous ,
 Un plaisir si bourgeois me blesse ;
 Il manque de délicatesse :
 Je ne vois point-là de noblesse.
 Quand on aime bien ses enfans ,
 Et lorsqu'on veut qu'ils nous adorent ,
 Des collèges & des couvens ,
 (Que tous nos esprits-forts abhorrent)
 Il faut qu'ils tâtent dix , douze ans.
 C'est-là que brillent les talens ;
 Là qu'on prend de la politesse ,

Là qu'on prélude à la tendresse ,
Et qu'on ourdit de beaux Romans.
Qu'apprendront-ils près de leur père ?
L'art d'être heureux ou l'art d'en faire ,
D'écrire & parler avec goût.
Que peut leur enseigner leur mère ?
L'art de s'occuper & de plaire.
Je crois que c'est à-peu-près tout.
En vérité , c'est bien la peine ,
De les garder auprès de soi !
Oh ! les beaux parens que je voi
Ne se donnent pas tant de gêne.
Vous , Geneviève , croyez-m'en ,
Prenez un autre train de vie ;
Faites aussi votre Roman ;
Ayez des plaisirs qu'on envie ,
Et que sans honte l'on publie ;
Ceux dont vous vous glorifiez
Et dont votre âme est attendrie ,
Sont aujourd'hui trop décriés
Parmi la bonne compagnie.

(Par M. Béranger.)



RÉPONSES A LA QUESTION :

*Quelle est la position la plus affligée
pour une femme, d'aimer tendrement un
époux qui n'a pour elle que de l'aversion, ou
d'être tendrement aimée d'un mari qu'elle
n'aime pas ?*

I.

EN aimant un époux, n'obtenir que sa haine,
Pour un cœur tendre quelle peine !
Mais s'en laisser aimer quand on ne l'aime pas,
C'est tout au plus un léger embarras.
(Par M. Dehaussy de Robecourt.)

I I.

ADORER un époux sans espoir qu'il nous aime,
C'est sans doute un dessein affreux ;
Pourtant je pense qu'il vaut mieux
Faire un ingrat que de l'être soi-même.
(Par Mlle Constance Moillet.)

I I L.

IDOLX de l'époux dont elle est adorée,
Zéphis pour son mari n'a pas la même ardeur ;
Un autre choix avoir disposé de son cœur
Avant qu'à cet hymen Plutus l'eût préparée.

Pour Zéphis cependant il est quelque douceur ;
 De plainir de régner son âme est enivrée ;
 Et cet empire au moins lui tient lieu du bonheur,
 Mais en est-il pour vous, sensible & jeune Isée,
 Lorsque l'époux ingrat que votre cœur chérit,
 Dédaignant la douleur de votre âme opprimée,
 Fuit chaque jour les lieux où l'Amour lui sourit,
 Et va porter ailleurs ses vœux & sa pensée ?
 Non, non. S'il est cruel de haïr son mari,
 Sans doute il est affreux de s'en voir délaissée !

(Par M. de S. de la C.
 Capitaine au Régiment d'Artois.)

I V.

VIVRE avec un époux qu'on ne sauroit aimer,
 Qui cependant vous aime & cherche à vous charmer,
 Un tel hymen, sans doute, est un malheur extrême ;
 On ne peut être heureux qu'avec l'objet qu'on aime.
 Mais aimer un époux sans espoir de retour,
 Ce coup blesse à la fois l'am. ur-propre & l'amour.

(Par M. le Chevalier de M. de Monpas.)

V.

POUR la Beauté sensible & sage,
 C'est un tourment de refuser son cœur
 A qui du sien lui fait hommage ;
 Mais il est plus affreux d'adorer un volage.
 L'encens de l'Amour est flateur ;
 L'indifférence est un outrage.

C ij

J'en demande pardon au sexe ingénieux,
 Qui de nos Troubadours attend quelque lumière;
 Mais le besoin d'aimer, souvent si malheureux,
 N'est, je pense, chez lui, qu'après celui de plaire.

(*Par M. Lebrun fils, Avocat.*)

V L

A ton époux par l'Amour enchaînée,
 De ses dédains victime infortunée,
 L'espoir du moins peut adoucir ton sort.
 Un cœur te reste en ce malheur extrême;
 Ta jouissance est au fond de toi-même:
 Le sentiment est toujours un trésor.
 Mais que je plains la coupable indolence
 Qui d'un époux épuisant la constance,
 Pour méconnoître ou haïr son bonheur!
 L'ingratitude est le tourment du cœur,
 Et son néant l'indifférence.

(*Par Mlle *** , de la Société Littéraire
 de Goven en Bretagne.*)

V I I.

Si de Chloé tout le malheur
 Vient du mépris d'un époux qu'elle adore,
 Par sa constance & sa douceur
 Chloé du moins espère un terme à sa douleur;
 Et c'est jouir que d'espérer encore.
 Que de Cieris le sort est différent!

DE FRANCE. 35

Sans espoir de changer, sans goût, sans sentiment,
Dans les bras de l'objet de son antipathie ;
Le plaisir de l'amour pour elle est un tourment,
Et les droits de l'hymen sont une tyrannie.

(Par M. G., Av. D. R. à Nantes.)

NOUVELLE QUESTION A RÉSOUDRE.

Est-ce un plus grand malheur pour une femme, d'être jalouse, que d'avoir un mari ja'oux ?

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Poisson* ; celui de l'Énigme est *le Jour de l'An* ; celui du Logogryphe est *Rateau*, où l'on trouve *rat, eau, ut, ré, tarau, rue.*

CHARADE.

MON premier de ma Lise excité par le doigt,
Heurte, pousse & repousse une petite lance ;
Mon second chez ma Lise éclata dès l'enfance :
On est loin de mon tout aussitôt qu'on la voit.
(Par M. Régnault, Commissaire des Classes retiré.)

É N I G M E.

DU potager je passe sur la table ;
 Quoique petite & de peu de valeur ,
 Il vient un temps , chose assez remarquable ,
 Où ton plaisir m'appelle , ami Lecteur .
 L'on me construit alors un édifice ,
 Pour y garder toujours l'incognito ;
 Car en ce cas , sans un peu d'artifice ,
 Je pourrois bien causer du qui-pro-quo .
 Quand on me fait sortir de ma cachette ,
 En paroissant j'inspire la gaieté ,
 Et je fais boire à plus d'une santé .
 A qui me tient , on doit riche épithète .
 Peut-être hier , Lecteur , tu m'as fêté .

(Par l'Auteur des Amusemens du Jour.)

L O G O G R Y P H E.

LA magie autrefois m'imita dans son art ;
 Je dérange en naissant l'ordre de la Nature ;
 Jadis du peuple Hébreu j'appaisai le murmure ,
 Et de la foi j'adorai l'étendard .
 Dans mes sept pieds je vois ce que sont les familles ;
 Le plus chaud des oignons ; un des quatre éléments ;
 Ce que voudroit certaines filles ;
 Et le théâtre ouvert à plusieurs concurrents .

J'y vois encore un jeu d'adresse ;
 D'Achille le fer destructeur ;
 Un Officier du Grand-Seigneur ;
 Le symbole de la tristesse ;
 Ce qui distingue prose ou vers ;
 La Mère du Meffie ; un des mois de l'année ;
 Ce que l'enfance est destinée
 A ne savoir qu'au prix de mille ennuis divers ;
 Un beau présent du ciel ; trois notes de musique ;
 Un genre de supplice ; une ville au Mexique ;
 Ce que l'on trouve dans le pain ;
 La garderobé du voyage ;
 Un nom de femme , & des eaux l'assemblage ;
 Le dépôt des liqueurs , & l'opposé du bien ;
 La sainte revente d'Élie ;
 Le doux fruit d'un insecte ; un ouvrage à tranchant ;
 Un amas d'eau ; la céleste patrie ,
 Et de Saint-Pierre un Disciple Éloquent ;
 Un terme de *tristitas* ; le fond d'une galère ;
 Ce qui sur l'Océan fait voguer les vaisseaux ;
 L'outil qui ronge les métaux ;
 Ce qui tient nos secrets dans le plus grand mystère ;
 Un vieux mot qui désigne un péché capital ,
 Très-familier même à l'enfance ;
 Ce qui du labyrinthe ouvre la route immense ;
 Ce qui fat de tout temps un instant fatal.

(Par F. Varulha , Religieux Etudiant des
 Grands Augustins.)

C 3

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*FIN de l'Extrait des Œuvres de M. le
Chevalier DE BERTH....*

LES vers, tantôt de Tibulle, tantôt de Propertius, se fondent naturellement dans les vers de M. le Chevalier de Berth... l'imitation est si exacte, qu'elle peut passer pour une Traduction; elle est si heureuse, que ceux dont la mémoire est remplie des vers des deux Poètes latins, ne savent s'ils lisent le Chevalier Berth... ou s'ils lisent Tibulle & Propertius.

Tibulle dit à Délie :

*Audendum est : fortes adjuvat ipsa Venus ;
Illa docet furtim molli decedere lecto ;
Illa pedem nullo ponere posse sono.*

Le Chevalier Berth... dit à Eucharis :

Il faut oser : Vénus seconde le courage ;
Vénus instruit l'amante au milieu de la nuit
A descendre en secret de sa couche paisible,
Vénus enseigne encor l'art de poser sans bruit,
Sur d'inconstans parquets, un pied sûr & flexible.

Il y avoit dans la première Édition sur des

parquets mouvans ; & cela n'étoit pas peut-être irréprochable ; mais la correction nous paroît moins heureuse encore.

Tibulle dit à Délie :

At mihi felicem vitam.

Fingebam demens.

Rura colam , frugumque aderit mea Delia custos ,

Area dum messes sole calente teret ;

Aut mihi servabit plenis in lintribus uvas

Pressaque veloci pinguis mastra pede.

Consuescet numerare pecus , consuescet amantis

Garrulus in domina ludere verba sinu.

Illa Deo sciet Agricola pro vitibus uvam ,

Pro segete spicas , pro grege ferre dapem.

Hac mihi fingebam , qua nunc Eurisque , Notisque

Jaſtat odoratos vota per Armenios.

Num veneris magna violavi numina verbo ?

Et mea nunc pœnas impia lingua luit ?

Non ego , si merui , dubitem procumbere templis ,

Et dare sacratæ oscula liminibus :

Non ego tellurem genibus perrepere supplex ,

Et miserum sancto tondere posse caput.

At tu , qui latus rides mala nosira , caveto

Mox tibi : non unus sciviet usque Deus.

Vidi ego qui juvenum miscros luisse amores ,

Post Veneris vinculis subder : collo sinem ;

C vj

*Et sibi blanditias tremula componere voce,
 Et manibus canas fingere velle comas
 Stare nec ante fores puduit ; carave puella
 Ancillam medio detinuisse foro.*

Le Chevalier Berth.... dit à Eucharis :

J'irai, j'irai loin d'un monde volage,
 De mes ayeux cultiver l'héritage,
 Tondre ma vigne & labourer mes champs.
 Dans mon foyer, ma compagne fidelle,
 Mon Eucharis viendra donner des loix ;
 Le doux ramier reconnoitra sa voix,
 Et mes agneaux bondiroat autour d'elle.
 Elle saura, dans la saison nouvelle,
 Porter des fleurs au jeune Dieu des bois. •
 Elle saura, puissant-fils de Sémèle,
 T'offrir les dons du plus riche des mois,
 Et surcharger sa couronne immortelle
 D'un raisin mûr qui rougira ses doigts.
 Mon Eucharis fermera ma paupière.
 Oui, je mourrai dans ses embrassemens ;
 Et là, sans pompe, un jour la même pierre
 Sous des cyprès verra deux amans.
 Je le disois ; quelle erreur insensée !
 Quel fol espoir enivroit ma pensée !
 Les vents, hélas ! en tourbillons sougueux
 Sur l'Océan ont emporté mes vœux.
 Mon Eucharis est trompée & parjure.
 Qu'ai-je donc fait ? Et quelle est son injure ?

Ai-je un seul jour , négligeant les attraits ,
A ses beaux yeux coûté de tristes larmes ?

.
Dans mon malheur , si j'ai pu l'offenser ,
Je cours m'offrir à sa main vengeresse ;
De tout mon sang je suis prêt d'effacer
Les pleurs jaloux qu'a versés sa tendresse.
Mais tremble , ô toi qui ris de mon tourment !
Tremble : l'Amour t'en réserve un terrible !
Censeur malin , crains cet arc invincible ,
Qui d'un seul coup frappe & venge un amant .
Pour avoir ri des maux de la jeunesse ,
A ses chagrins pour avoir insulté ,
Que d'imprudens j'ai vus dans leur vieillesse ,
Tendre leurs mains aux fers de la beauté ;
Balbutier un aveu ridicule ,
Se parfumer , parer leurs cheveux blancs ,
Et tout transi au pied d'un vestibule ,
De leur martyre amuser les passans !

Ces imitations des anciens , lorsqu'elles
sont heureuses , ont quelque chose qui , dès
leur naissance même , consacre les ouvrages
nouveaux . Ceux qui ne connoissent pas les
anciens , y trouvent la Nature telle que les an-
ciens savoient la voir , la sentir & la peindre ;
ceux qui ont le bonheur de les connoître , ont
le plaisir d'y retrouver à la fois & la Nature
& ces Poètes enchanteurs qui en ont été les
premiers peintres , & les peintres les plus

fidèles. Des tableaux entièrement nous peuvent avoir plus de mérite, puisqu'ils exigent plus d'invention; mais ils ne supposent pas plus de talent, & ils font souvent moins de plaisir. Dans la même Élogie de M. le Chevalier Berthelin, on rencontre quelquefois des imitations de Tibulle, de Propertius, & même d'Horace; & tout cela se fond ensemble, pour n'exprimer que les sentimens que le Poète de nos jours éprouve lui-même: tant la Nature a la même voix dans ceux qu'elle a doués d'une âme & d'une imagination également sensibles!

Eucharis n'a pas été plus fidelle que Délie & Cynthia; & les douleurs de Propertius & de Tibulle ont servi encore à rendre les douleurs de l'amant d'Eucharis. Les plaintes de Propertius sont plus constantes & plus longues: Ce les du Poète moderne ne sont pas moins touchantes. Soit qu'il veuille s'armer de fierté, soit qu'il retombe dans les plus humbles prières, les mouvemens de son âme & de son style sont toujours ceux de la passion.

Oui, tout Paris fait ta noirceur,
 Tout Paris fait ta perfidie:
 Va chercher maintenant, impie,
 Quelque stupide adorateur
 Pour exercer ta dure tyrannie!
 Je romps mes fers; ingrate, je t'oublie:
 Le désespoir t'arrache de mon cœur,
 Une autre au rang de ma maîtresse

Va monter le front ceint d'un immortel feston ;
Une autre jouira du glorieux renom
Que t'avoit promis ma tendresse.
Pour elle sur des tons divers
Montant ma voix dans mon juste délire ,
Je veux des cordes de ma lyre
Tirer les plus aimables airs ,
Et la célébrer dans des vers
Si doux , qu'après soixante hivers
L'amant se plaise à les relire.
Pour tracer son portrait brillant ,
Je suivrai , s'il le faut , ma douce fantaisie.
L'aurore , au bord de l'Orient ,
Aura paru moins belle aux peuples de l'Asie ;
Tu pâlisas , en le voyant ,
De fureur & de jalousie.....
Pardonne , pardonne Eucharis ,
N'en crois pas mes dédains , n'en crois pas ma colère ;
Nulle autre n'entrera dans mon lit solitaire ,
Nulle autre ne vivra dans mes derniers écrits :
Avant que ta beauté sorte de ma mémoire ,
On verra l'eau suspendre & rebrousser son cours ,
Le soleil oubliera de dispenser les jours ,
Et le peuple François de voler à la gloire.
Sois plus coupable encor : je t'aimerai toujours ,
Je t'aimerai : voilà ma destinée.
Oui , malgré ton crime odieux ,
Je ne saurois haïr tes yeux ,
Ces yeux encor si chers à mon âme étonnée ,

Ces yeux, mes souverains, mes astres & mes Dieux;

Cent fois par eux, il m'en souvient, cruelle,

Tu m'as juré de me garder ta foi,

Jusqu'au tombeau d'être toujours à moi,

Et de mourir amoureuse & fidelle.

Tu voulois que ces yeux charmans,

Tout d'un coup détachés de leur double paupière,

Punissent ton erreur, si jamais la première

On te voyoit changer & trahir tes sermens;

Et tu peux les lever encore

Vers ce ciel outragé qu'indignent tes rigueurs!

Ceux qui liront l'Élégie XI du second Livre, trouveront un exemple bien plus remarquable encore de la verve poétique & de l'égarement de douleur d'un amant abandonné. C'est peut-être celle des deux premiers Livres à laquelle nous donnerions la préférence; mais on ne peut ni la citer ici toute entière, ni la citer par morceaux.

Avec le troisième Livre commence un nouvel amour. Catilie a pris la place d'Eucharis dans le cœur & dans les vers du Poète. Une femme lisoit sur le frontispice du premier volume ces deux noms & les deux vers suivans :

L'une fut ma première amour;

Et l'autre sera la dernière

Elle ferma le volume en disant: *Je ne le lirai point. Il falloit que la première & la dernière*

fût la même. Cette femme auroit voulu trouver le vers charmant de Properce :

Cynthia prima fuit : Cynthia finis erit.

mais elle ignoroit que c'étoit Eucharis qui n'avoit pas voulu être encore la dernière; car sans doute la morale la plus sévère, & le cœur le plus jeune, le plus ignorant de ce qui se passe dans la vie, doit permettre le changement à un amant abandonné. C'est alors qu'il est permis de dire avec ce Properce, qui ne changea point cependant malgré sa maxime : *il est aussi des douceurs dans un nouvel esclavage.*

Sunt quoque transito gaudia servitio.

Le Poëte étoit plus jeune qu'Eucharis; Catilie est plus jeune que lui; & cette différence entre son âge & celui de ses deux maîtresses en a produit une dans la manière de les aimer, qui se fait sentir dans les peintures de ses amours, & qui les rend plus intéressantes. L'amant d'Eucharis, violent, emporté dans tous ses sentimens, paroît plus tourmenté qu'heureux de ses voluptés mêmes: il connoît rarement, & ne peint presque jamais cet état délicieux d'une âme qui se repose sur le sentiment dont elle est pénétrée. L'amant de Catilie, plus confiant sur la foi d'un âge qui est plus encore celui de l'innocence que de l'amour, ose moins lui montrer l'ivresse de ses sens, ménage la pudeur, même en lui retraçant des jouissances où elle

s'est oubliée , & peint avec plus de charmes & de grâces un amour dont il jouit avec plus de réserve & de sécurité. Quand il aime Eucharis ; aussi rempli d'inquiétude que d'amour, ses yeux ne peuvent & n'osent se détacher d'elle ; c'est elle seule qu'il voit , elle seule qu'il peint : en aimant Catilie , il regarde & peint à la fois & Catilie & la Nature. Ici , les scènes de l'amour heureux sont plus entremêlées des images innocentes de la nature champêtre : le Poëte environne sa jeune amie des tableaux les plus purs de la campagne , comme pour lui rendre de son innocence tout ce qu'elle en sacrifie à l'amour ; & dans quelques-uns de ces tableaux, le Properce François s'élève au ton de Virgile. Voyez ces vers d'une Élégie qui a pour titre les *Moissons*.

Viens , l'autel est paré ; viens , la victime est prête ;
 Descends du haut des cieux , bienfaisante Cérés !
 Prends ta faucille en main , & couronne ta tête
 De blucrs & d'épis , trésors de tes guérets.
 O mes Lares ! ce jour doit être un jour de fête :
 Des plus rians festons j'ornerai vos portraits.
 Écartez loin de nous & la pluie & l'orage ;
 D'un jour tranquille & pur éclairez nos moissons.
 Voyez vous ces vieillards , ces filles , ces garçons ,
 Tout un peuple courbé qui s'empresse à l'ouvrage ,
 Et détonne gaïment de rustiques chansons ?
 Ils vont de rang en rang ; sous leurs mains diligentes
 Déjà ces longs tuyaux d'énormes grains chargés ,

Tombent sur les filons en faisceaux partagés ;
Le van chasse dans l'air une paille indigente.

Peut-être que le Traducteur des Georgiques & le Chantre des Jardins, peut-être que M. l'Abbé de Lille ne défavoueroit pas ces vers ; & c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire.

On rencontre les vers suivans dans une autre Élégie, *l'éloge de la Campagne.*

Vois-tu dans ces prés verts que la faux a tondus ,

En pyramides jaunissantes

S'élever jusqu'aux cieux ces herbes odorantes ,

Et ces foins au soleil par trois fois étendus ?

Vois-tu sous la richesse à leur zèle promise ,

Mes taureaux contents de piler ,

Vers la grange apporter d'une tête soumise ,

Ces dons qu'un bras soigneux en faisceaux doit lier ?

Tout le char dispaçoit sous la moisson traînante ;

Et suivant à pas lents des sentiers mal tracés ,

Laisse, dans sa marche tremblante ,

De sa dépouille au loin les arbres hérissés.

Ce morceau ne peut être inférieur à celui que nous venons de citer qu'en ce que le vers libre qui a moins de difficultés a aussi moins de mérite, & qu'il lui manque encore cette grande beauté du vers alexandrin, qui peut renfermer tout un tableau dans le cadre d'un seul vers. Mais les quatre derniers sont un modèle de poésie descriptive.